

Le sentier détourné

Autor(en): **Collas, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 26

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Aoh ! qu'est-ce que c'est que ce pétioû mionument ?

— C'est le tombeau de Charles-le-Téméraire.

— Aoh ! merci bâoucoup !

Et le touriste rajusta son lorgnon et joua des coudes pour s'approcher davantage et examiner à fond cette curiosité.

L'affluence redevient considérable dans les rues ; tout le monde rentre en ville pour prendre quelque rafraîchissement. Les figurants sillonnent la foule en tous sens ; les chevaux caparaçonnés caracolent et regagnent leurs écuries ; le soleil brûle les fronts ; les brasseries sont encombrées ; on ne peut se faire servir qu'avec peine.

Morat présente une animation étourdissante ; de nombreux groupes se dirigent vers la gare ; nous les suivons, accablés de fatigue, mais enchantés d'avoir assisté à cette fête splendide et unique dans nos annales.

L. M.

Ce n'est point au *Conteur* à donner son opinion sur les *Causeries* que nous venons d'éditer. Cependant nous croyons devoir publier la lettre suivante, en raison des excellents conseils qu'elle nous donne, et surtout des choses fort aimables qu'elle dit à l'adresse de nos collaborateurs, et dont nous nous faisons un plaisir d'être l'organe.

Mon cher Rédacteur,

Je ne puis tarder davantage à vous exprimer le plaisir que m'a causé la lecture de vos charmantes *Causeries* et vous féliciter de l'heureuse idée que vous avez eue de réunir dans de jolis petits volumes un choix des articles du *Conteur*.

Cette première série continue avec bonheur la partie humoristique du *Conservateur suisse* : on y retrouve tout à la fois la bonhomie et la finesse railleuse du doyen Bridel, soit dans les récits patois, en prose ou en vers de L. Favrat et de C. Denéréaz, soit dans les spirituelles boutades sur les domestiques, l'horloge de la cathédrale et tant d'autres encore.

Dans ce fouillis touffu et verdoyant, dans ce piquant pêle-mêle de petits articles, de jolis vers pleins de verve et d'entrain, on retrouve tout un aspect de la vie vaudoise. Les vers bien frappés du Dr Rouge et d'A. Dufour se croisent avec les chants de nos poètes populaires Oyex et M. Marguerat. Les remarques grammaticales sur le patois, par C. Denéréaz, méritent une mention particulière.

Le côté plaisant des hommes et des choses est le ton dominant de cette première série ; je crois cependant, mon cher ami, qu'il ne faudrait pas trop s'appesantir sur cette note, et que dans les séries suivantes qui, j'aime à le croire, ne tarderont pas trop, après avoir pris pied sur les réalités de la vie ordinaire, vous vous élèverez peu à peu dans de plus hautes régions.

La collection du *Conteur* est assez riche sous de nombreux rapports pour donner de belles moissons. Les intéressantes communications scientifiques des

professeurs Forel, Dufour, etc., les beaux vers patriotiques de Fr. Chavannes, et ce bijou poétique qui a nom *la Cigale et la fourmi*, de Ch. Wulliëmoz, et nombre d'autres morceaux encore, reproduiraient ainsi peu à peu les diverses faces de notre vie vaudoise, qui a déjà acquis de si beaux développements.

Adieu. Votre bien affectionné,

Alex. M.

Le lacéli et son bourisquo.

On lacéli que va ti lè matins menâ son lacé pè Lozena, n'a jamé couâte dè retornâ à l'hotô quand l'a servi sè pratiquès. Quand l'a prâo taboussi avoué lè cousenâirès et que l'a bu quauquies demi, decé delé, sè décidé à modâ et ma fâi l'est dza contré la veprâo. Pliovetrâi bin dâi petits tsats que n'âodrâi pas pe foo dinsè que dinsè et quand l'arrevé à l'hotô, tràovè sa fenna, que l'est iena dè cliâo grossès Mâideli dè pè lo Gouguichebergue qu'est pi qu'on diablo et que n'eimbrasse pas s'n'hommo à la pin-cette quand le lo revâi, mâ que l'âi dit : fié jenaban, ousque ti engo amisé et poire goumin gouchon, et moi dravaîè touchour gome in toместic, grapule que ti es, dien !... et le lâi baillè 'na motchâ, que l'autro n'ousè pas pipâ lo mot et que sè peinsè : faut tâtsi dè reveni pe vito on outro iadzo.

L'autro dzo s'étâi met su lo tâ onco mé què dè coutema et ein s'ein allein, s'n'âno que n'étâi pas pressâ non plie, fasâi dâi pas coumeint dâi revire-pi et l'allâvè tot plian, q'n'a bora arâi sèdiu rondeau. Tot d'on coup noutro lacéli repeinsè à sa fenna et à la ratêlâie que l'allâvè reçâidré. Adon sè met à pequâ son bourisquo et à lo poncenâ avoué son bâton dè câdra, ein lâi deseint : « Allein, allein, dépatsein-no, tsancro dè taquenet ; n'est pas tè qu'a mariâ ma tsaravouâ d'allemanda ! »

LE SENTIER DÉTOURNÉ

On l'appelait la tante Toinette par abréviation de son nom d'Antoinette. C'était une vieille fille qui avait dépassé la cinquantaine, mais portait encore fort gaillardement son âge. De taille moyenne, elle n'était ni trop grasse, ni trop maigre ; sa figure, qui avait dû être belle, était encore agréable ; sa bouche avait conservé toutes ses dents ; sa peau avait depuis longtemps perdu la fraîcheur de la jeunesse, mais les rides peu profondes qui la sillonnaient par endroits semblaient avoir uniquement pour but de maintenir la symétrie avec ses cheveux grisonnants.

Les lignes du visage nettes et fermes, sans être cependant anguleuses, indiquaient une volonté tenace, réfléchie ; ses yeux, abrités par des conserves, étaient pétillants de malice, mais reflétaient en même temps des sentiments de bienveillance. Elle passait parmi ses voisines pour bonne et charitable, mais on savait aussi qu'il ne faisait pas bon de provoquer ses sarcasmes et que sa langue, prompt à la riposte, faisait payer cher aux imprudents un mot, une allusion de nature à la froisser.

Elle était ce jour-là à la croisée du logement qu'elle occupait dans un des vieux hôtels qui se sont conservés au cœur du quartier Saint-Paul, à Paris. Elle était mise avec une correction parfaitement adaptée à son âge, car elle disait parfois que la propreté est la coquetterie des vieillards ; ses mains

s'agitaient avec une agilité merveilleuse sur son tricot, son attention ne s'en détournait que pour se porter sur une jeune fille occupée à mettre en ordre les meubles de la chambre et vers laquelle elle dirigeait de temps en temps un regard furtif et narquois.

Cette dernière pouvait avoir un peu plus de dix-huit ans. Elle était charmante dans la simplicité élégante de son costume dont elle faisait valoir l'étoffe assez commune par la souplesse et la distinction de ses mouvements. Le buste était admirablement proportionné, la tête était un chef-d'œuvre de grâce. Ses cheveux d'un châtain foncé, naturellement ondulés, un peu rebelles au peigne, encadraient un front un peu bombé, d'un blanc mat; les contours du nez et des lèvres étaient d'un dessin très pur, sans inflexions molles et indécises. Plutôt jolie et attrayante que réellement belle dans l'acceptation académique du mot, elle charmait par le mélange de résolution et de bonté qui se lisait dans ses yeux grands et limpides; l'ensemble de la physionomie avait une expression un peu mutine qui lui communiquait un charme de plus.

Elle paraissait absorbée dans son travail auquel elle apportait un agitation fébrile: mettant en place les flambeaux, époussetant la pendule, rétablissant l'harmonie dans les plis des rideaux, mais en même temps poussait de temps en temps une exclamation, hasardait une observation qui sollicitaient une réponse et avaient évidemment pour but de convier la vieille fille à rompre le silence; celle-ci mettait un incroyable mauvais vouloir à comprendre ces provocations indirectes plusieurs fois répétées, et, malgré l'imperceptible sourire qui passait sur ses lèvres, s'obstinait à rester impassible, toujours penchée sur son tricot.

A la fin, la jeune fille se lassa de ces préliminaires si peu encouragés et vint se placer près de la fenêtre comme si elle avait éprouvé le besoin de regarder les rares passants qui se croisaient dans la rue.

« Ma tante, dit-elle, je voudrais vous parler.

— Je suis prête à t'écouter, Anna.

— C'est qu'il s'agit d'une chose grave.

— Je tâcherai de prêter une attention digne de la solennité de ta confidence. »

Anna s'assit sur le tabouret qui servait de marche-pied à la tante Toinette, posa sur ses genoux, avec un mouvement de câlinerie charmante, de petites mains d'un modelé parfait et tourna vers elle ses regards empreints d'une tendresse suppliante: il y avait dans cette attitude tout un exorde par insinuation.

« Eh bien, dit la vieille fille du même timbre de voix clair et impassible, j'attends qu'il te plaise de commencer ton discours.

— Bernard est arrivé, ma tante.

— Ce n'est pas surprenant; d'ordinaire, quand on part, c'est pour revenir.

— Sans doute, mais il revient après avoir obtenu de brillants succès, assuré de réussir dans sa profession; puis il a un but... ne le devinez-vous pas?

— J'ai toujours eu la tête terriblement dure pour deviner les rébus.

— Je suis sûre, cependant, que si vous vouliez bien ma tante...

Il était à croire que celle-ci se souciait peu de mettre son esprit en campagne, car elle agita ses aiguilles avec un redoublement d'activité, attendant sans impatience apparente que sa nièce voulut bien s'expliquer plus clairement.

« Ma tante, reprit Anna avec embarras et les joues couvertes d'une vive rougeur, Bernard est revenu pour vous demander ma main. Tant pis, le grand mot est lâché. »

Elle attendit l'effet avec un mélange de confiance et de terreur, avec un sourire anxieux, laissant à ses regards suppliants le soin de parler à la place de ses lèvres silencieuses.

La figure de la vieille fille prit une expression froide et sévère; elle suspendit son tricot et répondit d'une voix railleuse:

« Ah! monsieur Bernard va me faire cet honneur, et tu as sans doute donné ton consentement?

— Oui, ma tante, à condition que vous y joigniez le vôtre.

— Ces jeunes gens sont vraiment étonnants, ils ne doutent de rien et se font une singulière idée de la raison des vieillards, puisqu'ils les supposent capables de changer d'avis au gré d'une prière, au gré d'un désir qu'on leur exprime. Tu connais mes intentions, je te les ai longuement déduites, je les ai maintes fois répétées; prends-tu donc ta tante pour une girouette qu'on tourne à tous les vents?

— Non, ma tante, mais pour une amie dévouée qui n'a rien tant à cœur que de me voir heureuse, et qui renoncera à son opposition quand elle sera bien certaine que je ne saurais l'être qu'au prix de cette union.

— Vraiment tu t'es bercée de cet espoir; qu'a donc cet incomparable Bernard pour t'inspirer une telle passion?

— Je l'aime, ma tante.

— Tu l'aimes, la belle affaire, et avec ce grand mot tu crois avoir tout dit: c'est toujours ainsi; on se figure et on cherche à persuader aux autres qu'il s'agit d'un de ces amours qui ne s'éteignent qu'avec la vie. Vienne la saison nouvelle, et de nouveaux rêves prennent la place de ceux qu'on croyait éternels. »

Le sourire disparut de la charmante figure d'Anna, elle prit une expression grave et recueillie, sa parole prit l'accent d'une fermeté respectueuse qui protestait contre le ton railleur de la vieille fille.

« Ma tante, dit-elle, vous savez que je ne mens jamais, vous savez que je ne suis pas de celles qui se laissent prendre aux pièges de sentiments éphémères; mes affections et mes répugnances jettent en moi des racines qui résistent à l'action du temps. Je me suis interrogée souvent, car il m'en coûtait d'être en désaccord avec vous, et j'ai pu me convaincre que Bernard ne cessera jamais d'occuper dans mon cœur la place qu'il occupe aujourd'hui et qu'il me serait impossible d'en aimer un autre.

« Nous étions bien jeunes quand on nous a séparés, on nous dit que c'était folie de disposer de l'avenir avant que l'on se fût assuré, par son travail personnel, une position qui le mit à l'abri des fâcheuses éventualités, avant que notre raison à tous les deux, n'eût été murie par l'âge. Nous ne nous sommes pas plaints et nous avons attendu confiants l'un dans l'autre, nous avons conservé pieusement notre mutuel souvenir; plus tard, nous avons appris à mieux nous connaître lorsque, sous vos yeux, sous ceux de son père, nous échangeâmes nos impressions. Le temps sur lequel vous comptiez pour refroidir notre amour l'a fortifié. Et cependant les épreuves ne lui ont pas été épargnées; aux yeux de chacun de nous on faisait luire des espérances d'après lesquelles nos existences devaient être à jamais séparées; on nous a railés, on a cherché à éveiller en nous le doute et la défiance, on a mis de longues distances entre nous et a chacun on a retracé avec complaisance les défauts de l'absent; on a invoqué l'incompatibilité d'humeur, mille autres raisons qui devaient élever entre nous une barrière infranchissable; on s'est ingénié à multiplier les objections et les obstacles, tout a échoué; il s'est trouvé que chaque jour notre amour a grandi en raison des efforts que l'on faisait pour l'anéantir.

« Aujourd'hui nous nous retrouvons sûrs l'un de l'autre unissant nos vœux et nos prières; l'aisance de notre foyer est assurée par le travail et le talent de Bernard; nous venons vous supplier de consentir à notre bonheur, pourquoi, ma tante ne céderiez-vous pas? »

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

PAPIER POUR FLEURS

Lanternes vénitiennes, ballons et petites bougies pour illumination.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY